

Jour de chance

Bernard Granjean

Le problème c'est que Raoul n'a jamais de chance. Si un pot de fleur, poussé par le vent chute dans la rue, c'est pour sa poire. Son quotidien c'est la porte qui claque avec les clés à l'intérieur, le téléphone qui tombe dans la cuvette des toilettes, la coupure d'eau impromptue au moment où, sous la douche, il finit de se savonner. Aussi il aurait dû se méfier quand il a trouvé, au milieu des poubelles, ce sac bourré de billets de banque et lesté de deux gros calibres. Il a cru que la chance avait tourné, il s'est pris pour le roi, a payé à boire dans tous les bistrots de son quartier et maintenant il est en cavale, poursuivi à la fois par les flics et les voyous, sans bien savoir d'ailleurs comment distinguer les uns des autres.

Sa seule chance a été quand le premier patibulaire s'est présenté chez lui, pistolet au poing. Il a sauté derrière son lit, a plongé la main dans le sac fatal en a ressorti une arme puis a tiré sans viser. Le méchant s'est effondré, une balle entre les deux yeux : la chance du débutant ! Mais ça n'a pas duré. En remettant l'automatique dans sa poche le coup est parti et la balle lui a traversé la cuisse.

Il se demande encore comment il a trouvé la force d'aller jusqu'à sa bagnole sans lâcher le sac, de s'installer au volant et de démarrer. Le sang qui continue à couler sur les beaux sièges en cuir de son 4X4 de luxe l'inquiète. Tant pis pour les sièges mais il tient à sa peau. Crever maintenant qu'il a tout ce fric serait vraiment idiot.

La solution ? Cautériser ! Il avait vu ça dans un western. Le blessé ingurgitait la moitié d'une bouteille de whisky et versait l'autre sur la plaie pour désinfecter. Puis il rapprochait les lèvres de la blessure et suturait les chairs avec une lame chauffée à blanc. Le mec mordait son chapeau pour ne pas crier et s'évanouissait dans une odeur de cochon grillé. Avec de la chance ça évitait l'amputation.

Tout en se répétant : il faut cautériser, cautériser, cautériser, il fonce sur des petites routes vers une ruine qui lui sert d'abri dans ses randonnées solitaires et qui sera la planque idéale. A la sortie d'un village deux scouts font du stop. En passant à leur hauteur, le poignard à la ceinture du plus âgé attire son regard : Une lame chauffée à blanc, cautériser, cautériser ! Coup de frein brutal, marche arrière. Les jeunes gens se précipitent. Démarrage de compétition, enchaînement de virage à la limite de l'adhérence, puis course dans un chemin défoncé : les scouts se demandent s'ils n'auraient pas mieux fait de continuer à pied.

Arrivé devant l'ancienne ferme, Raoul saisit son arme et fait entrer les deux jeunes gens complètement dépassés par les événements. Il leur explique ce qu'il

attend d'eux : faire un bon feu avec le bois qui est resté entassé près de la cheminée depuis son dernier passage et l'aider à soigner sa blessure. Après tout il s'agit simplement de faire leur Bonne Action quotidienne.

Le bois bien sec crépite et la flamme monte vive et claire. Pendant qu'un d'entre eux chauffe la lame du poignard l'autre sort sa boîte à pharmacie et arrose la plaie d'alcool à 90. Le blessé s'accroche à son arme d'une main et mord dans l'autre pour ne pas crier. Puis il prend lui-même la lame rougie et la pose sur la blessure. La douleur est insoutenable, il lâche le poignard et ne peut retenir un hurlement qui fait vibrer les quelques vitres encore intactes des fenêtres délabrées. L'un des gamins en profite pour essayer de fuir mais le blessé qui veut le rattraper, trébuche, se raccroche au gros automatique qu'il n'a toujours pas lâché, le coup part et le garçon s'effondre, une balle dans le dos ! L'autre se précipite sur lui mais il le repousse et l'envoie bouler dans la cheminée. Sa tête éclate sur l'angle d'un chenet et ses vêtements s'enflamment immédiatement.

Quand la voiture de Raoul disparaît au premier virage du chemin, il laisse derrière lui deux cadavres dans une maison en flamme. Il conduit dans un état second, horrifié de ce qu'il a fait. Il n'a pas voulu tout ça. Ce qu'il veut c'est qu'on le laisse tranquille. Qu'on l'oublie. Ce qu'il veut c'est voir la mer, les calanques, le cabanon de grand-père, comme quand il était enfant, quand sa mère, telle une sirène, sortait de l'eau bleue comme le ciel, et le prenait dans ses bras. Il hésite, ralenti et enfin stoppe. Il descend de son véhicule, prends le sac

avec les billets et les armes, puis le lance dans le ruisseau qui coule en contrebas. C'est alors comme s'il retrouvait une nouvelle innocence. Il peut repartir plus serein, direction la Méditerranée.

En tombant, le sac s'est ouvert et les billets suivent le courant. Demain dans les journaux on parlera de pêche miraculeuse !

Il est en cavale depuis plus de trente-six heures. Le sang ne coule plus mais la blessure prend de vilaines couleurs, il se bourre d'antalgiques récupérés dans la trousse des scouts. Il a évité tous les barrages grâce à Waze, le GPS participatif, et au prix d'innombrable détours. Au sud de Marseille, par la route de La Gineste, il roule vers les calanques. Il est chez lui, enfin ! Il relâche alors son attention et ne remarque pas le chemin forestier sur sa droite d'où jaillit, fort de sa priorité, un véhicule de gendarmerie. Trop tard pour l'éviter. Il emboutit le break bleu marine qui se couche sur le côté. En deux manœuvres rapides il dégage son 4X4 et fonce sur le plateau de Castelviel, dépasse le parking de la Gardiole et continue droit vers les falaises. A ce moment le moteur a des ratées, tous les voyants clignotent et de la fumée s'échappe du capot. Sa voiture n'est pas sortie indemne du choc. Bordel ! Il faut qu'elle tienne, c'est une brave bagnole, elle va tenir ! Mais un peu plus loin elle s'arrête. En même temps un hélicoptère apparaît à l'horizon. Les flics ont fait vite pour réagir.

Raoul se met à courir dans la garrigue malgré sa cuisse douloureuse. Il n'est plus très loin des falaises. S'il peut les atteindre il est sauvé. Il est le seul à

connaître ce passage acrobatique qui permet de descendre sur la plage. Arrivé en bas il trouvera refuge dans la grotte du corsaire. Grand-père en a découvert l'entrée à quelques mètres sous l'eau, c'est leur secret.

Il prend tous les risques, manque plus d'une fois de glisser dans le vide et arrive enfin sur la plage. Il va pouvoir souffler quelques instants avant de plonger et remonter dans la grotte salvatrice. Mais une voix, répercutée par les hautes falaises, lui enjoint de ne pas bouger. Sortant de derrière un rocher, une vedette de la gendarmerie approche. A la proue, des tireurs d'élite. On leur a dit « Cet homme est dangereux et il est armé ». Au moindre geste ils sont prêts à faire feu.

Alors les nerfs de Raoul lâchent, des larmes coulent sur son visage puis des sanglots montent du plus profond de son être. Il plonge sa main droite dans sa poche pour prendre son mouchoir. Il n'aura pas le loisir de le sortir. Les militaires ont tiré, faisant mouche comme à l'exercice.

Raoul regarde d'un air étonné tout ce sang qui teinte le sable blanc, il tombe à genoux. Avant de mourir il a le temps de penser, que finalement il a de la chance. Il aurait pu crever d'un cancer, dans d'atroces souffrances au fond d'un hôpital sordide, alors que là, il meurt doucement, dans le paradis retrouvé de son enfance, face à la mer nimbée des couleurs du couchant en murmurant ce vers de Baudelaire remonté du fond de sa mémoire :

« Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige... »

L'auteur

Septuagénaire pas complètement sorti de l'enfance : après avoir enseigné la littérature et l'art dramatique pendant quarante ans, après avoir écrit et mis en scène pour le théâtre, il occupe ses dernières années en laissant vagabonder son imagination dans des textes courts : nouvelles noires ou de toutes les couleurs publiées dans divers ouvrages collectifs.